

Les Alpes du nord vues par les voyageurs carolingiens

Comment voyait-on les Alpes il y a mille ans ? Aucun savoyard d'alors ne nous a laissé son témoignage, du moins n'en conservons nous aucun. En revanche, il est possible de voir les régions alpines à travers les yeux des voyageurs qui empruntent les routes des Alpes : certain d'entre eux ont raconté ou, le plus souvent, leur voyage a été raconté par leurs contemporains. Le nombre de ces récits s'explique largement par la fréquentation croissante des routes alpines à l'époque carolingienne : parallèlement au déclin de l'axe rhodanien lié à la Méditerranée, les Alpes du nord constituent le maillon central de la route majeure du temps, celle qui relie la Lorraine à l'Italie, Aix-la-Chapelle à Rome. C'est l'espace correspondant à cette route, c'est-à-dire les Alpes entre le Grand-Saint-Bernard et le Mont-Cenis, qui sera donc le cadre de cette étude. Au X^e siècle, la conjoncture pourrait paraître moins favorable, mais la menace païenne n'empêche que rarement le passage des Alpes et la restauration de l'Empire en 962 favorise à nouveau la circulation des hommes vers l'Italie et Rome. On assiste donc à la multiplication d'échanges aussi bien économiques que religieux et aristocratique et il en résulte une grande diversité des voyageurs et des motivations. Aux cols se croisent évêques et moines de toute l'Europe, artisans italiens, marchands et pèlerins anglais, intendants des abbayes franques, messagers de toutes sortes, aristocrates souabes, francs ou bourguignons... ; seuls les orientaux sont apparemment absents. Les Alpes du nord apparaissent ainsi dans des dizaines de textes, un corpus riche également par la diversité typologique des sources narratives concernées : des *vitae* de saint ou de souverain, des récits de transferts de reliques, des annales et des chroniques, des récits de pèlerinage...

Cette richesse documentaire permet dans un premier temps de chercher à établir un constat des connaissances géographiques. Il s'agit non seulement d'évaluer quel espace montagnard les auteurs connaissent et, plus encore, si la montagne un espace bien identifié, un objet d'étude ou de curiosité, et quelles en sont les limites. En fait, les auteurs ne sont en général pas les voyageurs eux-mêmes et une partie d'entre eux n'a jamais réellement traversé les Alpes du nord. Les récits reposent donc le plus souvent sur la combinaison du témoignage et d'idées préconçues, projection des lieux communs du temps ou schémas repris de récits antérieurs. Ils présentent alors un espace théorique issu de la tradition savante et de l'imaginaire collectif et, dans un deuxième temps, nous nous interrogerons donc sur les valeurs qui sont attachées aux montagnes. Cette question est particulièrement pertinente pour les Alpes du nord qui représente le paradigme de la haute montagne. Cependant, pour ceux qui ont, au contraire, traversé eux-mêmes les Alpes, la montagne est une expérience réelle, un espace vécu, concret. Nous laisserons donc le discours savant et le discours moral pour terminer par le discours pratique. Comment perçoit-on les espaces traversés et les autochtones ? En quoi la traversée des Alpes se distingue-t-elle d'un voyage ordinaire ? Il faut bien entendu garder à l'esprit que nous allons voir les Alpes à travers les yeux des étrangers et des touristes du temps : c'est se faire une idée d'un lieu à travers les cartes postales, images à la fois réelles et partielles, emblématiques et caricaturales, toujours choisies.

L'espace géographique : connaissance de la route et absence de la montagne

Pour tous les auteurs, les Alpes sont un massif montagneux, mais qu'en connaissent-ils exactement ? Le sens du mot Alpes est plutôt vague et il peut même avoir le sens générique de montagne comme dans les Annales de Fulda où il est employé pour les Apennins¹. Il est parfois suivi d'une précision administrative issue de la géographie antique : les Alpes sont alors « penines », « cotiennes » ou « noriques ». Il a le plus souvent son acception actuelle mais avec une aire plus étroite qu'aujourd'hui. Les Alpes correspondent aux zones les plus montagneuses ou la zone interne des massifs, comme le montre ce passage de Flodoard : « ...les Sarrasins occupèrent le passage des Alpes et ils pillèrent chaque région voisine »² ; l'expression « *inter Alpes* » s'applique à des événements qui ont lieu au cœur des massifs.

Très peu de textes - quelques-uns pour chacun des trois siècles - décrivent un lieu précis ou la montagne. La maigreur de la moisson tient à deux raisons. La première réside dans les connaissances très inégales des auteurs, à l'exemple des chroniqueurs. Régino, qui est sans doute un Bourguignon et donc familier de la région, parle plusieurs fois des Alpes, de Saint-Maurice et du Mont-Joux (le Grand-Saint-Bernard), ce que ne fait pas son continuateur qui ne cite que brièvement la zone de Salzbourg et le passage des Alpes via Coire. Richer ne cite aucun lieu des Alpes - même pas Saint-Maurice - qu'il ne semble pas connaître et ne l'intéressent pas. Flodoard n'évoque les Alpes qu'à propos des pèlerins, souvent de générale et répétitive.

D'autres sources, moins générales, montrent au contraire une connaissance précise, voire préalables de la route des Alpes et de ses étapes. Cette familiarité de certains est d'ailleurs soulignée par la *Chronique de Saint-Michel de Verdun* : « les départs et les arrivées des routes, les difficultés des Alpes et chacun des lieux lui étaient connus car c'est un fait qu'il allait souvent là-bas »³. Après son voyage à Rome en 990, l'archevêque Sigeric de Canterbury fait noter à destination des futurs pèlerins la liste détaillée des étapes⁴. Quelques descriptions montrent même une connaissance précise de la topographie des cols. Syrus donne ainsi une description bien informée du versant valaisan du Mont-Joux : en dessous de Bourg-Saint-Pierre, on rencontre d'abord une descente pentue en longeant un puissant ruisseau, la Dranse, puis on atteint un vaste replat où est installée Orsières, une *villa* qui sert d'étape⁵.

La seconde raison du faible nombre de lieux cités tient à la nature des sources : narratives, elles ne citent un lieu précis que s'il existe une nécessité liée à un événement exceptionnel comme la mort de Charles le Chauve à Avrieux en Maurienne ou la capture de compagnons du futur Léon IX à Carema près d'Ivrée. Toutefois, on observe des nuances selon les types de sources narratives. Collationnant pour un monastère les événements importants d'une année, les annalistes sont les plus généraux. Les chroniqueurs, qui font de vastes fresques historiques sous forme d'un

¹ *Annales Fuldenses sive Annales regni Francorum Orientalis* (éd. Kurze F.) in MGH, *Scriptores*, Hanovre, 1891 (rééd. 1978), année 895 (p.127).

² FLODOARD, *Annales* (éd. Lauer Ph.), Paris, 1905, année 933 (p. 57).

³ *Chronicon Sancti Michaelis in pago viduense* (éd. Waitz G.), in MGH, *Scriptores* IV, rééd. 1981, p. 82.

⁴ MOREROD J.D. et PARAVICINI BAGLIANI A., « Itinéraires et trafics internationaux », in *Les pays romands au Moyen Age*, PARAVICINI BAGLIANI A., FELBER J.P., MOREROD J.D. et PASCHE V. dir., Lausanne, 1997, p. 71.

⁵ *Vita sancti Maioli*, éditée par IOGNA-PRAT D., *Agni immaculati : Recherches sur les sources hagiographiques relatives à saint Mayeul de Cluny (954-994)*, Cerf, 1988, III, 1 (p. 247).

récit, utilisent les points les plus remarquables et connus (les cols, les cités) pour localiser les événements dans l'esprit de leurs lecteurs qui ne sont pas familiers des lieux. Les biographes et hagiographes sont les plus précis car ils suivent leur héros ; ils mentionnent donc les étapes utilisées, des éléments du chemin, les sanctuaires rencontrés...

Au total, les noms cités ne fournissent pas une géographie des Alpes, mais plutôt et très logiquement une géographie du franchissement des Alpes. Les deux noms les plus fréquents dessinent ainsi la route principale, celle du Grand-Saint-Bernard (2500 mètres d'altitude). Presque tous les textes qui livrent au moins un nom précis citent le Mont-Joux ou Saint-Maurice d'Agaune, qui représentent à eux seuls, les 2/3 des mentions. Cette prééminence est confirmée par les *Miracula in translatione S. Helenae* : le Mont-Joux est « *le plus connu des monts* »⁶. Au contraire, le Mont-Cenis (2100 m) est rarement cité et le Petit-Saint-Bernard (2200 m) jamais.

Les auteurs nous font connaître surtout les lieux liés à la route, mais s'intéressent-ils aux montagnes en tant que tel ? En fait, pour nombre d'auteurs, la montagne proprement dite n'est pas un sujet et certains ne les mentionnent même pas. Ainsi est-elle absente dans l'*Histoire de la translation des reliques des saints Pierre et Marcellin*, dans laquelle Eginhard dit du voyageur qu'« *ayant quitté Pavie, il arriva à Saint-Maurice le 6^e jour* »⁷. Dans la plupart des textes, la montagne est un espace où on ne s'attarde pas : ils signalent de façon lapidaire la traversée des Alpes ou le passage par les cluses ou le Mont-Joux.

A l'inverse, les détails abondent sur les séjours en zones basses où le chemin est pourtant facile et le passage rapide. Dans le même récit, Eginhard raconte l'étape d'Agaune puis ajoute que « *Quand fut dépassé le lieu qui est appelé tête du lac, il atteignit la bifurcation où les chemins conduisant en France se séparent* ». La *Vie de saint Ulric*, grand évêque de Würzburg, adopte le même point de vue : elle décrit l'abbaye de Saint-Maurice, mais jamais celle de la montagne qui surplombe immédiatement le lieu saint ou celle qui vient d'être franchie ; Odilon de Cluny raconte de la même façon le passage de l'impératrice Adélaïde dans l'abbaye valaisanne⁸.

Cette opposition des deux espaces marqués par la terminologie. Reginon oppose ainsi le creux des *valles* à l'escarpement des *montes*. La montagne elle-même est appelée « cluses » (lorsqu'il y a une route), *Mons* ou *Alpes*. Les fonds sont parfois appelés « plaine » (Lambert de Hersfeld) ou plutôt « vallée » et on cite alors la vallée d'Aoste et la vallée Pennine. Cependant, ces fonds sont rarement désignés, les auteurs préférant utiliser les cités, les bourgs et les abbayes pour localiser. Cela illustre le fait que les fonds de vallées ne sont pas traités comme des espaces appartenant à la montagne, mais plutôt comme un prolongement des espaces plats ; la montagne ne commence pas avec le massif mais avec le début de la montée réelle vers le col. Le voyage de Bernward d'Hildesheim en est la parfaite illustration : « De là [Verceil]

⁶ *Miracula in translatione S. Helenae*, éd. GREMAUD J., *Documents relatifs à l'histoire du Valais, t. I (300-1255)*, Lausanne, coll. « MDR (Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse Romande) » 1^{ère} série, t. XXIX, 1875, n°42.

⁷ « *Papia relicta, sexta die ad S. Mauritium venit.* », EGINHARD, *Histoire de la translation des reliques des saints Pierre et Marcellin*, éd. GREMAUD J., *Documents relatifs à l'histoire du Valais, op. cit.*, n°38.

⁸ ODILON, *Epitaphium Adalheidae*, in MGH, *Scriptores IV*, p. 642.

venant par divers régions et cités, servi par la bienveillance des plus grands nombres dans beaucoup de lieux, sortant des cluses, les Alpes franchies par la miséricorde divine, Martigny dépassé, il alla vers Agaune et là il fut reçu très généreusement par Rodolphe, roi de Bourgogne »⁹ ; ainsi le col et ses accès directs forment les Alpes tandis que Martigny appartient déjà aux espaces plats. C'est la pénibilité du chemin qui est l'élément décisif car c'est l'élément qui marque le plus le voyageur.

Ce mode de description est déformant en ce qu'il minimise un espace intermédiaire entre la montagne et la vallée. Les auteurs n'ignorent pas cet espace encore anthropisé mais déjà pentu, composé des étapes et points de peuplement qui jalonnent la montée, mais ils n'en font pas une entité, notamment en ne distinguant pas les emplois singulier et pluriel des mots Alpe et Mont¹⁰. En résulte un décalage entre le discours général, dichotomique, et les épisodes précis qui se déroulent souvent dans cet espace intermédiaire : Charles le Chauve meurt à Avrieux, grand replat avant le franchissement du Mont-Cenis, Mayeul de Cluny est capturé au-dessus d'Orsières, deuxième bourgade dans la descente du grand-Saint-Bernard, les sauveurs du porteur des reliques de sainte Hélène viennent de Bourg-Saint-Pierre, première étape de la même descente... Ce sont non seulement des lieux, mais aussi des endroits habités avec une identité administrative bien établie : Avrieux est un *locus*¹¹, Orsières une *villa*¹² et Bourg-Saint-Pierre un monastère¹³. En dehors de ces épisodes qui correspondent à la réalité du terrain, non à la perception des espaces alpins, le narrateur en revient une conception binaire caricaturale quand la montagne est un espace étranger et donc largement théorique pour lui. C'est cet imaginaire des Alpes que nous allons cerner maintenant.

L'espace imaginaire : une montagne peu fantasmée

Aujourd'hui la montagne est associée à des valeurs positives - et contemporaines - de nature et de loisirs. Chacun connaît aussi l'existence des grands tunnels alpins qui permettent les échanges européens, tout en ayant été habitué à voir dans les plus hauts reliefs un bel exemple des fameuses « frontières naturelles ». Cette dualité est déjà présente au Moyen-âge, même si les Alpes sont plus perçues comme une interface que comme une barrière.

Le fait que les Alpes constituent une limite naturelle est une banalité géographique. À titre d'exemple, l'Italien Liutprand, dit que les montagnes séparent la Souabe et l'Italie¹⁴, tandis Glaber affirme que la Gaule a « à droite de toutes parts les sommets des Alpes¹⁵ » ; les Annales de Saint-Bertin parle aussi de « l'enceinte clôturée des Alpes »¹⁶.

⁹ THANCMAR, *Vita sancti Bernwardi episcopi Hildesheimensis* (éd. Pertz G.), in MGH, *Scriptores IV*, op. cit., p. 771.

¹⁰ Sur Alpe et Mont comme lieu d'usage collectif notamment comme alpage, par opposition au sens pluriel désignant les zones incultes, F. Mouthon, *La naissance des communs*, Chambéry, 2016, p. 9.

¹¹ *Annales Bertiniani*, éd. Grat F., Vieillard J. et Clemencet S., Paris, 1964, année 877.

¹² MOREROD J.D. et PARAVICINI BAGLIANI A., « Itinéraires et trafics internationaux », op. cit., p. 71.

¹³ *Miracula in translatione S. Helenae*, op. cit.

¹⁴ LIUTPRAND, *Antapodosis*, (éd. Becker J.), in MGH, *Scriptores rerum Germanicarum*, Hanovre, 1915, l. V, X.

¹⁵ RAOUL GLABER, *Historiae* (éd. Arnoux M.), Brepols, 1996, L. II, cap. III, 4.

¹⁶ *Annales Bertiniani*, op.cit., année 838.

Cette barrière naturelle n'est pourtant perçue comme une frontière politique que durant les périodes troublées. Les exemples de fermeture politiques des passages alpins abondent et nous nous limiterons ici à un épisode de chaque siècle. En 875, « Charles [le Chauve], ayant entendu l'arrivée de Carloman en Italie le premier, s'efforça de se défendre dans les cluses des Alpes, mais il n'aboutit rien ; en effet, Carloman occupa en premier avec les siens les lieux difficiles d'accès »¹⁷. Un siècle plus tard, en 981, Hugues Capet, encore duc de Francie, rentre d'Italie et l'empereur Otton II « le fit escorter jusqu'aux Alpes avec des égards et sans incident »¹⁸, mais le roi de France, Lothaire, écrit au roi de Bourgogne Conrad, pour qu'il fasse arrêter Hugues lors de son voyage à travers les Alpes. Aussi « des éclaireurs sont disposés sur les escarpements des montagnes ou des masses rocheuses et au débouché des routes pour qu'ils l'attendent ». Finalement, Hugues Capet « réussit à franchir les lieux semés d'embûches qu'il ne pouvait éviter et à tromper efficacement les hommes postés sur sa route ». Bien plus célèbre est le voyage d'Henri IV à Canossa en janvier 1077 : pour franchir les Alpes, l'empereur doit négocier chèrement son passage avec les Humbertiens, menées par la veuve du comte Oddon, Adélaïde de Suse. Que la fermeture concerne un individu ou une armée, la montagne est jugée comme une frontière forte. Liutprand choisit ainsi le verbe *frango* (rompre, fracasser, mettre en pièces) pour exprimer un passage en force des cluses.

Quand frontière politique et frontière naturelle sont assimilées, c'est le col qui marque symboliquement la frontière politique. Tous les auteurs placent alors la frontière au Mont-Joux. Reginon écrit que « Lothaire livra à l'abbé Hucbert le ducatus entre le Jura et le Mont-Joux »¹⁹, tandis qu'Hugues de Flavigny raconte qu'Eudes de Champagne « franchit les limites de la Bourgogne lors de nombreuses irruptions, et tint les cités et les châteaux jusqu'au Jura et au Mont-Joux »²⁰.

Le reste du temps, la frontière est en général située au débouché dans la vallée, selon la conception antique. En 893, c'est le rocher fortifié de Bard, donc l'entrée dans le Val d'Aoste qui est choisi pour arrêter les troupes d'Arnulf de Germanie qui veulent remonter d'Italie et franchir le Mont-Joux pour s'emparer du royaume de Bourgogne. Plus explicite encore est le biographe de Léon IX. En 1024, le futur pape, alors évêque de Toul est poursuivi par les anti impériaux et ses compagnons sont capturées autour d'Ivrée ; lui est sauf parce qu'il parvient à atteindre Pont-Saint-Martin, localité de basse vallée d'Aoste où se situe la frontière des royaumes de Bourgogne et d'Italie²¹.

La plupart du temps, la montagne elle-même n'est non seulement pas la frontière, une barrière, mais un lieu de passage par excellence. L'étude des verbes employés à propos des Alpes le confirme aisément. Quelques-uns (*adtingere, pervenire, superare*) signalent l'arrivée au sommet, cumulant les notions de barrière et de passage. La grande majorité des verbes évoque le voyage à travers les Alpes, soit come l'espace situé sur la route aller ou retour de l'Italie (*redire*) soit surtout comme un espace à traverser : *transire* représente à lui tout seul un tiers des emplois, sans compter des

¹⁷ *Annales Fuldenses sive Annales regni Francorum Orientalis* (éd. Kurze F.) in MGH, *Scriptores*, Hanovre, 1891 (rééd. 1978), 875 (p.85).

¹⁸ RICHER, *Histoires de France*, éd. et trad. Latouche R., 2 vol., Paris, 1930-1937, I. III. c. 86.

¹⁹ REGINON DE PRÛM, *Chronicon* (éd. Kurze F.), in MGH, *In usum Scholarum*, Hanovre, 1890 (rééd. 1989), année 859.

²⁰ HUGUES DE FLAVIGNY, *Chronicon* (éd. Pertz G.), MGH, *Scriptores* t. VIII, p. 401, à propos des événements de 1033-1034.

²¹ WITBERT, *Vita Leonis*, éd. Parisse M., Paris, Les Belles Lettres, 1997, p. 43.

verbes proches comme *transcendere* ou *transmerere*. Un troisième groupe de verbes relève d'un autre registre : entrer, pénétrer et sortir montrent que les Alpes sont une région particulière. C'est donc un espace singulier et, à ce titre, il peut être chargé de valeurs morales particulières, être un espace du bien ou du mal.

Au XII^e siècle, la montagne est, comme le montre le dossier des textes concernant saint Bernard, un lieu infernal où sont présents des démons, des sacrifices profanes à Jupiter, un dragon et des fées. La période antérieure n'offre rien de comparable : aucun diable ni malédiction même quand des païens hostiles occupent les Alpes et y capturent un saint abbé comme Mayeul de Cluny. Glaber parle alors de l'agressivité des Sarrasins, mais les Alpes n'y sont pour rien : elles sont seulement occupées par les païens ; Syrus et Nalgod racontent que Mayeul est gardé dans des endroits reculés mais nullement maudits.

Plus ambiguës sont les expressions employées par Flodoard à propos de massacres de pèlerins romieux : « *De grandes quantités d'Anglais en route pour Rome sont écrasés sous les pierres par les sarrasins dans les zones resserrées des Alpes* »²². Si l'emploi du rocher par les Sarrasins peut sembler un fait matériel et parfaitement logique, c'est aussi l'image de la lapidation du pécheur qui peut apparaître et les Alpes seraient le lieu du châtement, de l'expiation. Le rocher qui punit est alors le double du rocher qui sauve le pécheur, car il peut par ailleurs être sacré, être le cadre de sa prière voire l'objet de sa vénération, comme un petit Saint Sépulcre. Odilon raconte que l'impératrice Adélaïde « *dirigea sa course vers le lieu d'Agaune, où la très bienheureuse roche conserve les corps de milliers de martyrs* »²³. Un demi-siècle plus tôt, saint Ulric d'Augsbourg, visitant l'abbaye de Saint-Maurice incendiée, mentionne aussi le « *rocher creusé* » pour les reliques²⁴. On peut même être guéri ou sauvé en montagne. Le porteur des reliques de sainte Hélène échappe à la mort près du col du Grand-Saint-Bernard car il commence à lancer dans le ciel des cris en invoquant la sainte. Un moine de Saint-Pierre du Mont-Joux, dont la maladie mortelle n'est liée ni à la montagne ni au démon, guérit au contact des reliques de saint Sébastien auxquelles l'abbé de Saint-Médard de Soissons fait passer le col²⁵.

En l'absence du malin, le principal reproche fait aux Alpes est d'être un refuge pour des séditieux. Les Sarrasins, nous dit Nalgod, peuvent y préparer leurs méfaits « *depuis les cachettes escarpées des rochers* » et garder « *les hommes enlevés avec leurs rapines dans des cavités cachées et des repaires de la montagne* »²⁶. Des chrétiens sont aussi concernés. Racontant le conflit entre le roi Lothaire II et son beau-frère Hucbert, Reginon écrit que le roi « *ne put nullement éteindre cette audace [la rébellion d'Hucbert], parce que les zones inaccessibles entre le Jura et les Alpes Pennines offraient aux séditieux un refuge très protégé, mais n'offraient au roi et à son armée qu'un accès difficile à cause des chemins très resserrés, enfoncés dans les vallées et escarpés dans les montagnes* »²⁷. Partisans d'Arnulf de Germanie, les

²² FLODOARD, *Histoires*, op. cit., année 921.

²³ ODILON, *Epitaphium Adalheidae*, in MGH, *Scriptores* IV, p. 642.

²⁴ *Gerhardi Vita sancti Udalrici episcopi Augustani* (éd. Waitz G.), in MGH, *Scriptores*, t. IV (ou KALLFELZ H., *Lebensbeschreibung einiger Bischöf des X. -XII. Jahrhunderts*, Darmstadt, 1973), p. 404.

²⁵ *Translation des reliques de saint Sébastien de Rome à Soissons* (in GREMAUD J., *Documents relatifs à l'histoire du Valais*, op. cit., n° 39, 826).

²⁶ *Vita auctore Nalgado*, in GREMAUD J., *Documents relatifs à l'histoire du Valais*, op. cit., n° 64.

²⁷ REGINON, *Chronicon*, op. cit., anno 866.

Annales de Fulda reprochent à Rodolphe I^{er} de s'être fait roi et disent que « *Celui-ci se défendant par l'opposition des Alpes, les Alémaniques revinrent ayant grandement dévasté cette région* »²⁸; ainsi, les Alpes empêchent le roi légitime d'exercer son autorité jugée légitime.

Cependant, Reginon, qui lui est favorable à Rodolphe I^{er}, écrit que « *s'étant échappé dans sa fuite par des chemins très étroits, il [Rodolphe] chercha un lieu de salut et une protection dans les roches inexpugnables* »²⁹. On retrouve ici la même ambivalence que concernant le rocher qui frappe le pèlerin mais abrite le saint martyr : l'isolement peut être le refuge de gens mauvais ou au contraire une protection bénéfique. Occupé ni par les anges ni par les démons, l'espace alpin est-il un espace comme les autres, c'est-à-dire pour les hommes ?

Les Alpes du Nord sont considérées comme un espace largement anthropique et la notion de désert n'apparaît jamais à propos d'elles : on ne peut trouver aucun équivalent au texte de Wipon qui parle de la Forêt noire comme d'un désert et sans mentionner que c'est une montagne. Au contraire, Raoul Glaber décrit une occupation importante et qui ne se limite pas aux routes : les gens ont « *dans les montagnes une grande quantité de demeures* » (ou de façon moins littérale : « *font volontiers leur séjour de ces régions escarpées...* »)³⁰. La liste des localités et abbayes citées par les voyageurs et leur récurrence montre à l'évidence une implantation humaine régulière et pérenne, au moins le long des grandes routes.

Le massif est même tenu pour très utile pour le détenteur de l'autorité, qu'il soit légitime ou autoproclamé, car il est clair aux yeux de tous que l'occupation des routes alpines présente des avantages politiques et économiques certains. C'est d'abord la possibilité, déjà évoquée de fermer le passage ou d'intercepter les voyageurs. Ce sont aussi des revenus routiers non négligeables. Les chroniques signalent que les voyageurs anglo-danois se plaignent des péagers du Mont-Joux, entraînant des incidents violents aux barrières du col. L'affaire est suffisamment importante pour provoquer, en marge du sacre impérial de Conrad II à Rome en 1027, des négociations entre le roi anglo-danois Cnut et Rodolphe III de Bourgogne qui domine « les plus grandes cluses »³¹. Des activités économiques sont également liées aux hospices et à l'emploi de guides, mais les voyageurs ne signalent jamais les richesses naturelles (sels, métaux...).

Les Alpes ne sont guère l'objet de connotations morales ou fantasmées : pas d'archange, pas de diable ou d'abominable homme des neiges, pas de dahu ou d'autre animal fantastique, pas de sombre zone désertique... En somme, bien plus qu'un espace imaginaire, elles sont surtout une région qu'il faut concrètement traverser, mettant en contact avec sa topographie et ses habitants.

L'espace vécu : des lieux plus que redoutés que les hommes

²⁸ *Annales Fuldenses, op.cit.*, 888.

²⁹ REGINON, *Chronicon, op.cit.*, année 888.

³⁰ RAOUL GLABER, *Historiae*, L. IV, c. III, 6.

³¹ SCHIEFFER Th. et MAYER H.E., *Die Urkunden der Burgundischer Rudolfinger, MGH, Diplomata. Regum Burgundiae e stirpe Rudolfina diplomata et acta*, Munich, 1977, n° 134.

C'est d'abord la topographie qui marque : les voyageurs sont impressionnés par la haute montagne, à commencer par l'altitude et l'ampleur des reliefs. On mentionne souvent le sommet des montagnes sous les termes de *summitas* et surtout de *iugus* (Reginon, Glaber, Flodoard). Certains auteurs insistent en évoquant des sommets proéminents, hauts, ardu... Des lieux sont même des *loca inaccessibilia*, expression qui revient particulièrement chez Reginon qui explique qu'ils ne sont accessibles qu'aux animaux : seuls les bouquetins peuvent s'y ouvrir un passage³².

La force des contrastes topographiques entre sommets et vallées impressionne aussi, voire oppresse. D'un côté, les reliefs sont escarpés et Lambert de Hersfeld insiste : « *sommets escarpés des Alpes* », « *flanc de la montagne en forte déclivité* » et « *montagne abrupte* »³³. De l'autre, les vallées sont profondes et surtout étroites. Glaber décrit « *le bienheureux père Maieul, passant à son retour de l'Italie par les défilés les plus étroits des Alpes* »³⁴. Pour Flodoard, il faut forcément passer « *dans les espaces étroits des Alpes* » et il raconte notamment que « *Les Hongrois passant les sommets des Alpes par des voies escarpées vinrent en Gaule ; Rodolphe [II de Bourgogne], roi de Gaule Cisalpine, et Hugues de Vienne enfermèrent ces Hongrois entre d'étroits reliefs des Alpes* »³⁵. Reginon résume la description usuelle de la montagne : « *les chemins très resserrés [...] un accès difficile à cause des creux des vallées et des escarpements des montagnes* »³⁶.

Ces éléments topographiques sont vite perçus non seulement comme répulsifs mais aussi comme dangereux. Apparaît alors une peur exprimée par l'évocation récurrente de la pénibilité et des dangers. C'est d'abord l'angoisse face au sentier. Les auteurs - et leurs héros - constatent ou plutôt appréhendent des chemins toujours qualifiés de très étroits. Dans la vie de saint Mayeul, Syrus insiste : « *on aborda la fatigue du chemin. Finalement, quand, avec la grande difficulté des chemins pénibles, ils eurent déjà dépassé les sommets de la hauteur alpine [...]* »³⁷. Pénible, le sentier est aussi dangereux. Le porteur des reliques de sainte Hélène passe le Mont-Joux et ensuite « *descendant désormais, il atteignit le sentier le plus étroit, entouré à droite et à gauche par l'attente de la mort [...] craignant la chute dont le petit sentier le menaçait* ». Cette crainte fondée puisque « *en effet ensuite par un très étroit passage, le pied ayant violemment glissé, il s'écroula affreusement* »³⁸.

Angoissé par le chemin, le voyageur est également impressionné par une nature puissante et dangereuse. « *Au milieu des Alpes, il y eut un tel emportement des eaux et un tel heurt de rochers qu'on ne pouvait plus du tout discerner la courbe et les empreintes des voies à travers les montagnes saccagée* » racontent les annales de Fulda à propos de l'année 886. Elles mettent ainsi en avant deux éléments marquants communs à tous les auteurs : les rochers et la puissance de l'eau.

Décrivant le difficile passage de l'armée d'Arnulf en 894, hors de la route normale il est vrai, les mêmes annales racontent qu'hommes et chevaux sont contraints de passer

³² « *loca inaccessibilia quae in multis solis hibicibus pervia sunt* » ; REGINON, *Chronicon, op.cit., anno 888*.

³³ LAMBERT DE HERSFELD, *Annales* (éd. Holder-Egger O.), in MGH, *Scriptores rerum Germanicarum V* (rééd. 1984), anno 1077, p. 256.

³⁴ RAOUL GLABER, *Historiae* (éd. Arnoux M.), Brepols, 1996, l. III, c. I, 3.

³⁵ FLODOARD, *Annales, op. cit.*, en 924.

³⁶ REGINON DE PRÛM, *Chronicon, op. cit.*, année 866.

³⁷ *Vita sancti Maioli, op. cit.*, l. III, 1.

³⁸ *Miracula in translatione S. Helenae, op. cit.*

« *par des rochers abrupts [...] à travers des précipices de roches, comme si c'était à travers un mur de tout en haut jusqu'en bas, sautant à travers les rochers, avec certains degrés [au sens de marche d'escalier] donnés comme si c'était un endroit pour reprendre haleine* ». Exemple de la surprise face aux torrents, Syrus décrit un petit ruisseau qui « *tombe des montagnes quand, refoulé d'entre les Alpes il se précipite par des masses sinueuses* »³⁹.

La neige est à l'inverse peu citée. Force est de constater que les seuls voyageurs dont on raconte que « *propter nives Alpes transire non potuit* » (alors qu'on est encore au mois d'octobre) sont l'éléphant offert à Charlemagne et son guide⁴⁰. On peut bien entendu invoquer le célèbre récit de Lambert de Hersfeld rapportant la traversée du Mont-Cenis par Henri IV en janvier 1077 :

« *L'hiver était très rude, et les montagnes, à travers lequel était le passage, étendues vers l'infini et jetant presque le sommet dans les nuages, se durcissant par la masse des neiges et un froid glacial de telle sorte que, à travers un précipice glissant et incliné, elles ne permirent sans péril la marche aux pas ni des cavaliers ni des piétons. [...] comme ils atteignaient avec une grande difficulté le sommet des montagnes, il n'y avait aucune possibilité de s'avancer plus loin, cela parce que le flanc de la montagne est en forte déclivité, et, parce que le dit lieu est rendu glissant par le froid glacial, on voit tous refuser de descendre jusqu'au fond. Là des hommes entreprenant de triompher du péril de toutes leurs forces, tantôt rampant avec les pieds et les mains, tantôt s'appuyant sur les épaules de leurs guides, parfois aussi tombant avec un pas chancelant à travers la surface glissante et roulant longuement, enfin avec peine un jour au grave péril de leurs vies ils parvinrent dans la plaine* »⁴¹.

Toutefois la portée descriptive de ce texte ne doit pas être surestimée. D'abord, l'auteur insiste préalablement sur le fait qu'il s'agit d'un hiver exceptionnellement rigoureux. Ensuite, le récit ne doit pas être pris pour une description factuelle mais pour un texte littéraire inspiré de Tite-Live parlant de la traversée des Alpes par Hannibal : figurent déjà dans le récit de l'historien romain la conjonction d'une neige molle et d'un sol glissant dans un froid glacial ou encore les chutes et la nécessité de ramper. Enfin, il n'est guère confirmé par les autres récits où la neige est absente ou anecdotique : en mai 996, Otton III traverse « *les neiges des Alpes avec beaucoup de soldats* »⁴².

Liutprand résume donc une opinion répandue en décrivant « *des montagnes aussi rudes qu'impraticables* »⁴³, mais cette vision s'applique-t-elle aux indigènes par assimilation des gens aux lieux qu'ils habitent ?

Aucun lien n'est établi formellement, mais à paysages rudes, gens grossiers. Glaber raconte à propos du fabricant de fausses reliques que, « *Après avoir commis d'innombrables supercheries, le transfuge vint dans la région des Alpes, où très souvent habitent des gens primitifs* »⁴⁴. Ce ne sont pas des crétins des Alpes mais pas des bouseux mal dégrossis, d'où le succès du faussaire.

³⁹ *Vita sancti Maioli, op. cit.*, I, III, 1.

⁴⁰ *Einhardi annales, op. cit.*, in MGH *Scriptores*, t.1, 190, 801.

⁴¹ LAMBERT DE HERSFELD, *Annales, op. cit.*, 1077.

⁴² *Vita sancti Adalberti episcopi*, in MGH, *Scriptores* IV, p. 590.

⁴³ LIUTPRAND, *Antapodosis, op. cit.*, L. V, X.

⁴⁴ RAOUL GLABER, *Historiae, op. cit.*, L. IV, c. III, 6.

À lieux dangereux, gens dangereux. De fait, « *au pied des Alpes en revenant de Rome, Robert, évêque de l'Église de Tours, est tué par des brigands pendant la nuit, à l'intérieur de la tente* »⁴⁵. Outre les voleurs, les Sarrasins déjà mentionnés - ou des locaux qui sont pris pour tels - pillent et rançonnent les voyageurs du X^e siècle. Après avoir insisté sur le meurtre des pèlerins dans les années 920, Flodoard montre une réalité très différente à partir des années 940 : « *Les Sarrasins, investissant le passage des Alpes, reçoivent une taxe des voyageurs cherchant à atteindre Rome et ainsi ils leurs permettent de traverser* »⁴⁶. Le racket n'est pas propre aux païens puisqu'il est pratiqué par des seigneurs cupides et des péagers autoproclamés. Glaber raconte à propos d'un groupe d'Anglo-Danois (entre 1019 et 1021) qu'« *ils vinrent vers la zone des Alpes qui est appelée Mont-Joux, où, commandés par la cupidité, les plus puissants de cette région avaient institué dans de très étroits sentiers des barrières et des gardiens pour faire payer le prix du passage* »⁴⁷. Dans ces récits, rien de véritablement propre aux habitants des Alpes : toute route attire diverses sortes de brigands et d'exactions.

Ces jugements négatifs restent exceptionnels en regard d'autres qui sont neutres ou favorables. Certains des habitants sont des guides aussi efficaces qu'indispensables. Lambert de Hersfeld raconte qu'en 1077 l'empereur Henri IV « *loua avec salaire certains des indigènes, connaisseurs des lieux et habitués aux sommets escarpés des Alpes, qui ouvrirent à ses compagnons la marche à travers la montagne abrupte et les masses de neige et qui, pour ceux qui suivaient, polirent les aspérités du chemin de tout le savoir-faire dont ils étaient capables* ». Après la pénible montée, suit le passage de la dangereuse descente où sont décrits les efforts des guides pour faire passer hommes, femmes et chevaux. « *Les guides du chemin tiraient vers le bas, précédant l'ensemble, la reine et les femmes placées sous son obéissance installées sur des cuirs de bœufs. Ils faisaient descendre une partie des chevaux grâce à certains engins, ils traînaient les autres attachés par les pieds ; parmi eux beaucoup furent tirés jusqu'à ce qu'ils fussent morts, de nombreux autres infirmes, et bien peu purent échapper au péril parfaitement entier et en bon état* »⁴⁸. Odon de Cluny cite aussi « *une certaine sorte d'hommes qu'on appelle les marrons* » et un récit de 1128 rapporte même la mort de dix marrons dans une avalanche au Grand-Saint-Bernard⁴⁹.

D'autres indigènes sont des sauveteurs dévoués comme ceux qui, au péril de leur vie, viennent au secours du porteur des reliques de sainte Hélène. Celui-ci, avec sa monture, fait une chute et « *il tint assez longtemps pour que, du monastère de Saint-Pierre qui est situé au pied de la montagne, les hommes animés par son cri courussent vers le haut, prêts à porter secours [...] Alors que, à coup de haches, de lances et d'épée dans la glace, ils faisaient des efforts pour le libérer et qu'apparaissaient des fissures habituellement pas trompeuses, ils perdirent l'un des leurs qui attachait l'homme avec des cordes et libérait le cheval* »⁵⁰. Le sauveteur est sans doute entraîné dans un effondrement de blocs de glace.

⁴⁵ FLODOARD, *Histoires, op. cit., anno 931.*

⁴⁶ *Ibid.*, 951.

⁴⁷ RAOUL GLABER, *Historiae, op. cit., L. III, cap. I,3.*

⁴⁸ LAMBERT DE HERSFELD, *Annales, op.cit., 1077.*

⁴⁹ En 1128 Rodolphe, abbé de Saint-Tron, rapporte la mort de dix marrons (ou marronniers) dans une avalanche au Mont-Joux.

⁵⁰ *Miracula in translatione S. Helenae..., op. cit.*

Les habitants des Alpes sont d'ailleurs de bons chrétiens comme ces Valaisans qui aident au transport des reliques des saints Pierre et Marcellin en 826. Au milieu du siècle suivant, saint Ulric ne trouve d'abord qu'un gardien dans Saint-Maurice incendié, mais sa prière est vite soutenue par une foule de gens attachés à la vénération de saint Maurice et des martyrs de la légion thébaine⁵¹. Evoquant le fabricant de fausses reliques, Glaber met en avant la crédulité des autochtones, tient un discours général sur péchés des hommes dans les Alpes comme coin reculé, mais ne signale ni hérésie ni paganisme.

Les récits de voyages ne nous offrent qu'un aperçu partiel des Alpes et ce pas seulement parce que, très logiquement, ils ne décrivent vraiment qu'une tranche d'espace, celle de la route qui traverse le massif de part en part. C'est aussi parce que les Alpes comme région montagneuse ne sont que partiellement un sujet, par fatalisme face à l'obstacle, par ignorance et surtout par absence d'une conception claire. D'un côté, les Alpes sont une région géographique bien connue faites de montagnes. De l'autre, elles offrent une forme confuse parce qu'elles entremêlent deux espaces topographiques dont la route est le trait d'union : des larges vallées, qui sont perçus comme des prolongements des espaces non montagneux, et les montagnes elles-mêmes, qui commencent lorsque le chemin s'élève. Cette interpénétration de deux espaces et une présence humaine significative empêchent de donner une image univoque des Alpes en tant que région. Aux yeux des voyageurs ou de leurs narrateurs, les Alpes n'ont pas l'homogénéité des Vosges, de la Forêt Noire ou immédiate du Jura oriental qui sont perçus comme un tout : un massif montagneux couvert d'une vaste forêt et quasiment inoccupé.

Pour autant, les voyageurs et les auteurs semblent plus craindre la nature plus que les hommes, un phénomène paradoxal. En effet, les cas concrets de mauvaise fortune sont le plus souvent dus à de mauvaises rencontres, les échanges sont rapides, quasiment constants en toute saison. Même Henri IV qui cumule les difficultés – le plein hiver, la nécessité d'avancer vite et à tout prix, un convoi important avec des femmes et des bagages - parvient à passer rapidement et avec plus de peur que de mal, sauf pour les chevaux.

Le paradoxe n'est qu'apparent : il relève du discours d'altérité bien décrit par Michel de Certeau. Le récit de voyage est un miroir et, à ce titre, il nous en apprend autant sur le narrateur que sur les lieux et les gens visités. Si on craint d'abord la nature, c'est parce que les dangers de n'importe quel chemin sont connus de tous, ce qui n'est pas le cas d'une nature qui paraît exceptionnelle car plus spécifique que les hommes.

C'est aussi parce que les récits concernent presque toujours un voyageur de catégorie sociale élevée et que les narrateurs sont forcément des gens instruits. Leur cerveau sait que depuis la Bible gravir la montagne s'est se rapprocher de Dieu, mais la haute montagne ne paraît un espace particulièrement chargé de valeur positive ou négative. Ils perçoivent les habitants des Alpes comme les chrétiens de n'importe quelle région et ils les divisent donc en deux catégories : les civilisés, que sont les clercs et les gens

⁵¹ *Histoire de la translation des reliques des saints Pierre et Marcellin*, éd. GREMAUD J., *Documents relatifs à l'histoire du Valais*, op. cit., n° 38, et *Gerhardi Vita sancti Udalrici episcopi Augustani*, op. cit., p. 404.

proches des cités (*pars urbana*), et les peu civilisés, ceux qui habitent des zones très rurales, en somme, pas des crétins mais des ploucs aux yeux des élites du temps (*pars rustica*).

En revanche, face à la nature, les narrateurs qui sont gens de plaine et lettrés, pensent non seulement avec leur bagage culturel mais aussi avec leurs pieds. Ceux-ci leur disent alors la pénibilité du franchissement des cols et la résignation l'emporte. La montagne ressemble alors à n'importe quel lieu isolé inévitable : il est pénible et un peu dangereux, comme une forêt. On comprend le soulagement de Bernward d'Hildesheim, un des plus grands prélats de son temps, quand selon son biographe, « *sortant des cluses, les Alpes franchies par la miséricorde divine, Martigny dépassé, il alla vers Agaune* »⁵².

Leurs yeux leur montrent des paysages inconnus, donc étranges, et menaçants par la puissance des éléments naturels. En fait, ils ne voient - ne décrivent - vraiment ou n'imaginent que ce qui leur est inconnu ; ils ne voient pas les Alpes, mais seulement la haute montagne : les hauts sommets, les masses de roches, les torrents impétueux et les étroits sentiers sont les lieux communs des auteurs des plaines. En fait, leur plume hésite entre l'effroi plus ou moins surjoué, le plagiat de leurs contemporains et la citation d'auteurs illustres, en l'occurrence antiques. Il y a là des travers bien connus des récits de voyages : survaloriser sa propre expérience, voire son propre courage, et se poser en lettré capables d'ornier son récit par des broderies ou par des emprunts littéraires. Mais, s'autopromouvoir ou étaler sa science sont des coquetteries évidemment étrangères aux auteurs d'aujourd'hui.

⁵² THANCMAR, *op. cit.*, p. 771.